

# Dmitry Sin, l'ivresse discrète du péché

■ Magnifique prestation d'un candidat qui aime sortir des sentiers battus.

Parmi les cinq concertos pour piano de Mozart proposés cette année aux candidats du Concours Reine Elisabeth, le 17<sup>e</sup> en ré majeur est le plus joué: six demi-finalistes l'ont choisi. Un seul par contre a opté pour le 15<sup>e</sup> concerto en si bémol majeur, et c'est Dmitry Sin. Né en 1994 à Khabarovsk en Russie extrême-orientale – à quelques kilomètres à peine de la frontière chinoise –, il n'est pas inconnu de ce côté de l'Europe: diplômé de l'École normale de musique de Paris Alfred Cortot dans la classe de Rena Shereshevskaya, il s'est notamment déjà produit au célèbre Festival de La Roque d'Anthéron, Mecque des pianistes s'il en est. Son site Internet renseigne qu'il sort à peine des demi-finales du Concours de Montréal (où se trouvaient également Marcel Tadokoro et Su Yeon Kim, arrivés, eux, en finale) et qu'il

participera en juin à celui de Sidney. Achevé à Vienne en 1784, le concerto K. 450 de Mozart est rare non seulement au Concours Reine Elisabeth, mais aussi de façon plus générale en concert: en entendre résonner les premières notes est donc comme une cure de jouvence, une oasis dans cette semaine où trop de candidats ont négligé cette partie de leur prestation. Loin de là, le Russe trouve un ton naturel, fait d'évidence et de simplicité. L'entente avec Frank Braley et l'Orchestre Royal de Chambre de Wallonie est excellente, et les musiciens nous offrent ensemble un des sommets mozartiens de la semaine. Et, tout simplement, un vrai, beau moment de musique.

## Une incontestable maturité

À 27 ans, Sin affiche une incontestable maturité, que viendra confirmer sa lecture très affirmée du Nocturne imposé de Jodlowski: son interprétation prend le temps de respirer, de résonner, d'interroger. Le Russe n'apporte pas de réponses, mais il ne contourne pas les questions.



Dmitry Sin  
26 ans, Russie

Il propose ensuite une œuvre rare elle aussi de Robert Schumann: le concert sans orchestre op. 14 en fa mineur, première version de ce qui allait être plus tard publié comme sa troisième sonate – avec le même numéro d'opus. La pièce est de grande ampleur, avec un mouvement de variations composé sur un thème original de Clara Wieck, l'épouse du compositeur, et tout l'art du pianiste russe réside dans sa capacité à conduire parallèlement récit et introspection, choix des couleurs et exigences techniques – notamment dans l'éblouissant Prestissimo final. C'est, une fois encore, du grand art.

## Loin de la pyrotechnie

En trois minutes à peine, le tout aussi rare Prélude op. 57/1 d'Anatole Lyadov viendra clore sa prestation de façon audacieuse et intelligente: loin de la pyrotechnie privilégiée par tant d'autres, une pièce exigeante certes, mais pudique. Presque schubertienne. On rêve déjà de l'entendre en finale dans le 3<sup>e</sup> de Rachmaninov, moins rare pour le coup.

Nicolas Blanmont